



Sholem-Aleikhem

Motl

fils du chantre

roman

traduit du yiddish

par Nadia Déhan-Rotschild et Evelyne Grumberg

l'antilope

Motl fils du chantre

DU MÊME AUTEUR À L'ANTILOPE

Guitel Pourishkevitch et autres héros dépités, 2016 ;
Antilopoche, 2021.

Les mille et une nuits de Krushnik, 2018.

Cette traduction suit l'édition établie par Khonè Shmeruk,
publiée par Magnes Press, Jérusalem, 1997.

Design de couverture, conception graphique
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier

Image de couverture : D. R. / Cédric Ramadier

Édition : Anne-Sophie Dreyfus

Titre original :

מאטל פייסע דעם חזנס

www.editionsdelantilope.fr

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2022, pour la traduction française.

Sholem-Aleikhem

Motl
fils du chantre

roman

traduit du yiddish par Nadia Déhan-Rotschild et Evelyne Grumberg

l'antilope

Avant-propos

Motl ou l'enfance de l'art

Ils fuient un pays où ils ne connaissent que misère ou persécutions, voire les deux. Seuls, ou par familles, par villages entiers, ils vont affronter les dangers, les balles des gardes-frontières, les couteaux des passeurs mafieux. À lire ces descriptions, dans le journal du jour comme dans un roman du siècle passé, comment ne pas être d'accord avec Sholem-Aleikhem : «Je vous le dis, ce monde est moche et méchant, mais par esprit de contradiction, il ne faut pas pleurer! Si vous voulez savoir, c'est là la véritable source, la véritable cause de ma bonne humeur, de mon "humour" comme l'appellent les autres. Ne pas pleurer, exprès. Rire, exprès, seulement rire!»¹

Mais comment faire rire sans être cynique sur un sujet tel que l'émigration, fruit de la misère et de la contrainte? Sholem-Aleikhem a trouvé une solution : il a choisi de conter les tribulations des émigrants par la voix d'un enfant dont la joie de vivre et la soif de découvertes tiendront le tragique à distance. Loin pourtant d'être

¹ Lettre de 1911 à un ami in Y. D. Berkowitz, *Sholem-Aleikhem-bukh*, p. 298.

réductible à un artefact littéraire, la création de Motl entraîne l'auteur, et le lecteur à sa suite, dans un voyage intérieur vers l'enfance aussi dépaysant que celui qui mènera les personnages du *shtetl* à l'Amérique.

Sholem-Aleikhem affectionne la forme du monologue ; la voix ici est celle d'un petit garçon qui nous fait part de sa découverte du monde. S'il est au centre du récit, Motl n'y est pas seul : contrairement aux orphelins qui peuplent les romans du XIX^e siècle, et bien que son père meure au début du livre, il vit au sein d'une tribu familiale, et c'est elle qui aura des aventures. Motl nous donnera à entendre les voix (plaintives, colériques ou exaltées) de ses membres et leurs points de vue divergents sur leurs expériences. Motl sera aussi le porte-parole des autres enfants rencontrés au cours de son périple. Mais qui est enfant, dans ce monde où l'on peut travailler à cinq ans, traverser l'Europe et, à dix ans, se retrouver seul dans une grande ville inconnue ? Qui est adulte, quand on voit ceux-ci égarés par leur ignorance, leurs émotions ou leurs rêves ? Au lecteur d'en juger...

Sholem-Aleikhem a déjà mis en scène des héros enfantins mais il n'a pas écrit spécifiquement pour eux, même dans les histoires qu'il a rassemblées sous le titre de *Mayses far yidische kinder, Histoires pour les enfants juifs* – mais en yiddish, cette dénomination peut aussi bien s'entendre comme « enfants d'Israël », autrement dit : les

Juifs en général, sans distinction d'âge. S'il conte parfois des sortes de fables avec des animaux, on ne trouve chez lui ni intention pédagogique ou moralisante, ni même souci de distraire les plus jeunes par des aventures extraordinaires. Lorsque son ami Haïm Nahman Bialik crée une collection de littérature en hébreu à destination de la jeunesse, il doit retravailler ses textes pour les adapter à ce public. Motl est donc bien, comme les autres héros de ses nouvelles, un de ces « *kleyne mentshelekh* », petits bonshommes du peuple que Sholem-Aleikhem affectionne – la tendresse n'excluant pas l'ironie –, habitants du *shtetl* ou déjà sur le chemin du Nouveau Monde.

Contrairement à ce que pourraient faire croire les adaptations musicales ou cinématographiques de son œuvre majeure, *Tevyè le laitier* (adapté sous le titre *Un violon sur le toit*), Sholem-Aleikhem n'est pas le peintre d'un *shtetl* figé à jamais dans une image folklorisée, mais bien plutôt l'observateur des bouleversements qui affectent la société juive de la fin du XIX^e siècle. Il s'attache à montrer leurs effets sur les personnages en fonction de leur ancrage dans l'espace ou dans le temps des générations. Aux remous provoqués par le progrès, s'ajoute l'ampleur des vagues migratoires : la fuite de millions de Juifs hors de la « prison des peuples » tsariste se développe dès les années 1870 et prend des proportions massives à partir des années 1880, marquées par de violents pogroms. Ce thème est présent dans l'œuvre de Sholem-Aleikhem bien

avant qu'il ne fasse lui-même l'expérience du départ pour l'Amérique en 1906.

Sholem-Aleikhem ne réussira pas à se faire la place espérée dans la presse et le théâtre yiddish américains, et repartira vers l'Europe en 1907. Mais c'est à New York que Motl naît dans le cerveau de son créateur, et c'est dans cette ville qu'il entend le faire parvenir au terme de son odyssee. Il n'a pas encore six ans au début du livre, et bientôt huit à la fin. L'âge attribué au héros a varié lors des premières publications en feuilleton ou en volume. Et nous ne savons rien de précis sur son apparence physique. Mais dès la première ligne, nous voyons son caractère enjoué, sa capacité d'émerveillement. Ce sont là des signes que Sholem-Aleikhem s'attache à un réalisme psychologique et non au naturalisme. De même dans la langue qu'il prête au petit narrateur : par rapport à d'autres œuvres, Sholem-Aleikhem a plié son style à son but (phrases plus courtes, absence des citations talmudiques qui émaillent les propos de nombre de ses héros). Et surtout, il nous fait retrouver l'élan primordial de curiosité et la faculté d'étonnement qui poussent l'enfant à s'interroger sans cesse, tant sur les événements de la vie que sur l'emploi des mots. Le lecteur est entraîné dans le jeu développé par l'auteur pour remettre en question le langage à travers les expressions idiomatiques prises au pied de la lettre par l'enfant, mais aussi à travers la confrontation des émigrants avec les accents et langues étrangères qu'accompagne un cortège de malentendus.

Intelligent et courageux, Motl est aussi un enfant doué. Il a hérité de son chanter de père une jolie voix, et certains dans sa famille le destinent à ce rôle. Mais l'auteur le dote bientôt d'un autre talent, le dessin. Sholem-Aleikhem s'est attaché, dans trois romans, à des figures de jeunes artistes, musiciens (*Stempenyu*, traduit par Nathan Weinstock, et *Yossele Solovey*, non traduit en français) ou comédiens (*Étoiles vagabondes*, traduit par Jean Spector, éditions du Tripode, 2020). Mais l'art pictural, plus encore que le théâtre, est étranger au monde traditionnel du *shtetl* (en témoignent les claques qu'inflige le frère aîné de Motl lorsqu'il le surprend à dessiner des « petits bons-hommes »). L'insistance de l'auteur sur le goût de Motl n'est donc pas fortuite : il entend nous montrer là aussi un monde qui change, et s'interroger sur la naissance et le rôle de l'artiste dans la société juive, réflexion qu'il prolongera en entreprenant à la fin de sa courte vie *Funem yarid* (*Retour de la foire*, non traduit en français), autobiographie demeurée inachevée. On peut y voir aussi un hommage caché à son frère Abba, mort prématurément en 1882, dessinateur de talent qui rêvait de partir pour l'Amérique. Mais en considérant que le malicieux Motl est moins peintre que caricaturiste, en notant qu'un autre personnage (Pinyè) est doté de la manie de caricaturer ses contemporains en vers de mirliton, on sent que l'auteur s'est projeté dans cette œuvre plus peut-être que dans beaucoup d'autres. Cette tonalité personnelle explique

pourquoi Motl était si cher au cœur de Sholem-Aleikhem, et peut-être aussi pourquoi il n'y apparaît pas en tant que personnage : alors que de très nombreux monologues sont censés être seulement rapportés par Sholem-Aleikhem, le masque devient ici inutile et le double enfantin de l'auteur s'adresse directement à un interlocuteur anonyme, autrement dit au lecteur. Maints éléments autobiographiques sont glissés. Ainsi la belle-sœur acariâtre pourrait bien être un avatar de la marâtre colérique que Sholem-Aleikhem a subie après la mort de sa mère, idéalisée ici sous les traits tendres et douloureux de la mère de Motl. De même, le rêve américain et les désillusions de l'auteur se retrouvent-ils dans ce roman. Avant même de parvenir à cet eldorado, les personnages confrontent leurs visions stéréotypées de ce pays où, paraît-il, on trime mais on gagne sa vie. Pinyè l'idéaliste impénitent y voit le comble de la Civilisation, entraînant les autres personnages masculins dans son rêve, tandis que les femmes, plus réalistes, soupçonnent que ce pays n'échappe pas plus que les autres à l'injustice. On croit entendre dans ces échanges le célèbre dialogue chanté des Portoricains de *West Side Story*...

Mais au fait, l'Amérique est-elle autre chose qu'un rêve inaccessible ? Le présent volume s'achève à Londres sur le soupir : « Mon Dieu ! Quand serons-nous enfin en Amérique ? » C'est la genèse du roman qui justifie notre choix de reporter la suite de l'odyssée à un second volume. En effet, les aventures de Motl ont commencé d'être publiées

en feuilleton en mai 1907 dans un journal de New York, *Der Amerikaner*. Dix-neuf autres suivront, jusqu'en décembre. Parallèlement, les feuilletons paraissent dans des journaux de Vilna et de Londres. À la suite d'un désaccord, le contrat avec le journal américain est rompu, et la publication se poursuit dans *Der fraynt* de Saint-Pétersbourg. Sholem-Aleikhem y publie ses histoires à partir du 7 novembre 1907 jusqu'au 9 février 1908. Il n'entame une nouvelle série qu'en 1914 dans *Di yiddishe velt* de Vilna, interrompue après un seul épisode par l'éclatement de la guerre. C'est de février à novembre 1916 que l'auteur la reprend dans *Di vorheyt* de New York, les deux derniers chapitres étant publiés à titre posthume.

Sous forme de livre, la première partie des aventures de Motl paraît d'abord dans une traduction russe en 1910, suscitant l'admiration entre autres de Gorki, puis en yiddish en 1911, sous le titre *Motl Peysi dem khazns* (*Motl, fils du chanfre Peyssi*). La seconde partie n'est parue en volume qu'en 1918, deux ans après la mort de l'écrivain.

La publication en feuilletons comporte des contraintes, comme par exemple de résumer pour le lecteur ce qui a été dit précédemment. Sholem-Aleikhem réussit à donner aux répétitions le charme supplémentaire qu'apporte un refrain à une mélodie. Désigné comme le « Mark Twain juif » dès avant la publication de *Motl*, Sholem-Aleikhem a bien mérité avec ce livre de figurer au panthéon des créateurs de figures enfantines inoubliables, au côté aussi

de Dickens qu'il admirait tant. Entrecroiser une grande richesse de thèmes portée par une langue savoureuse, en dépit des contraintes éditoriales, pour Sholem-Aleikhem, c'était sans doute l'enfance de l'art.

Nadia Déhan-Rotschild et Evelyne Grumberg

1
Moi et le veau

A

Je vous parie ce que vous voulez, personne au monde n'était aussi heureux que nous de ce tiède et lumineux lendemain de Pessah. Nous, c'est moi, Motl, fils de Peyssi le chantre, et le veau du voisin. Menyè on l'appelle (ce nom, c'est moi qui le lui ai donné).

Nous avons tout pareil ressenti la chaleur des premiers rayons ce jour-là et humé l'odeur de l'herbe nouvelle qui se faufile hors de terre sitôt la neige fondue, nous nous sommes tout pareil extirpés de nos obscurs réduits pour saluer cette claire matinée de printemps, si douce, si tiède. Moi Motl, je sortais de la gadoue, d'un sous-sol humide et froid qui sentait le levain, les remèdes d'apothicaire. Quant à Menyè, le veau, on le tirait d'une puanteur bien pire : une sombre petite étable boueuse et souillée dont les murs de travers et délabrés laissent la neige s'engouffrer l'hiver et la pluie cingler l'été.

À peine échappés, libres dans ce monde radieux créé par le Bon Dieu, nous avons ensemble, pleins de gratitude envers la nature, manifesté notre joie. Moi, j'ai

levé mes deux bras, ouvert grand la bouche, aspiré autant que je le pouvais la tiédeur de l'air nouveau, et j'ai eu l'impression de grandir, d'être tiré tout là-haut, au plus profond de la calotte d'azur, là où flottent, de loin en loin, des nuages vaporeux, où des oiseaux blancs scintillent, surgissant et disparaissant avec piailleries et criaileries. De ma poitrine pleine, s'est élevé malgré moi comme un chant, encore plus beau qu'aux jours de fête avec mon père devant son pupitre, un chant sans paroles, sans notes, sans mélodie, comme le chant de la nature dans la cascade, dans les vagues bondissantes, comme un *Cantique des cantiques*, une extase divine, un ravissement céleste :

Ah, Père céleste!

Ah, Père divin!

Ah, mon Dieu-eu-eu-eu!

Voilà comment Motl fils de Peyssi le chantre a exprimé son contentement au premier jour du printemps. C'est d'une tout autre façon que Menyè, le veau du voisin, a manifesté le sien.

Menyè, lui, a d'abord fourré son museau blanc et humide dans le fumier, raclé le sol deux ou trois fois de sa patte avant, levé la queue, puis il a bondi des quatre pattes comme un cabri et lâché un « meuh! » caverneux. Ce « meuh » m'a semblé tellement drôle que malgré moi

j'ai éclaté de rire et l'ai imité sur le même ton. Menyè, apparemment, a apprécié car ça n'a pas traîné, il a refait ce « meuh » sur le même air, avec le même bond. Il va de soi que je l'ai tout de suite copié au détail près, voix et bond. Et comme ça plusieurs fois : un bond moi, un bond lui ; lui un « meuh! », moi un « meuh! » Qui sait combien de temps ce petit jeu aurait duré s'il n'avait été coupé net par une taloche de mon frère Elyè sur ma nuque :

– Puisses-tu être englouti! Un garçon de cinq ans, danser avec un veau! À la maison, file, espèce de voyou! Papa va t'en donner une bonne!

B

Tu parles! Papa ne me « donnera » rien du tout. Papa est malade. Il ne prie plus à son pupitre depuis Simkhat-Torah. Il tousse des nuits entières. C'est le docteur noiraud qui vient chez nous, le gros avec des moustaches noires et des yeux rieurs – un gai luron, ce docteur. Moi, il m'appelle « Petit Bidon » en me donnant une chiquenaude sur le ventre. Il recommande toujours à maman de ne pas me bourrer de pommes de terre et de ne donner au malade que du bouillon et du lait, du lait et du bouillon...

Maman l'écoute bien, puis quand il s'en va, elle se cache le visage dans son tablier et ses épaules sont toutes

secouées... Après, elle s'essuie les yeux, prend mon frère Elyè à part et ils se chuchotent des secrets. Ce qu'ils disent, je ne sais pas mais j'ai l'impression qu'ils se disputent. Maman veut l'envoyer quelque part et lui ne veut pas.

– Plutôt aller au diable que de faire appel à eux ! Plutôt mourir sur place ! il lui dit.

– Mords-toi donc la langue, espèce de renégat, qu'est-ce que tu racontes !

Voilà comme maman lui répond tout bas en serrant les dents et en le menaçant de la main, prête à le mettre en pièces. Mais elle se radoucit aussitôt :

– Que faire, mon fils, pense à ton père... Il faut bien le soigner !

– Alors vendons quelque chose, dit mon frère Elyè en jetant un coup d'œil à l'armoire vitrée.

Maman regarde aussi le meuble, s'essuie les yeux et dit doucement :

– Quoi vendre ? Mon âme ? Il n'y a plus rien à vendre. À part cette armoire vide.

– Pourquoi pas ? il lui demande.

– Sans cœur ! lui répond maman, les yeux rougis, qu'est-ce que j'ai fait pour avoir des enfants si cruels ?

Maman s'échauffe, elle bout, pleure un bon coup, s'essuie les yeux et consent bientôt.

Ça a été la même chose pour les livres, le galon d'argent du châle de prière, les deux coupes dorées, sa robe de soie

et toutes les autres affaires chez nous qui ont été vendues une par une, à un acheteur différent chaque fois.

Les livres saints, c'est Mikhl le colporteur, qui les a emportés, un homme à la barbe clairsemée qu'il gratte sans arrêt. Mon frère Elyè, le pauvre, a dû aller trois fois chez lui pour le faire venir. Maman a été contente de le voir et lui a fait signe du doigt de parler tout bas pour que papa n'entende pas. Mikhl a compris, levé la tête vers l'étagère, gratté sa barbe et glissé :

– Alors, qu'est-ce que vous avez là, montrez voir ?

D'un geste, maman m'a demandé de monter sur la table et d'attraper les livres. Il n'a pas fallu le répéter deux fois. J'ai bondi avec tant d'enthousiasme que je me suis étalé, et par-dessus le marché, mon frère Elyè m'en a collé une pour m'apprendre à sauter comme un fou. Il a grimpé lui-même et passé tous les livres à Mikhl qui les a feuilletés d'une main, de l'autre s'est gratté la barbe en énonçant leurs défauts. Chaque livre avait le sien : ici, c'est la reliure qui n'est pas bonne ; là, c'est le dos qui est rongé ; et ailleurs, c'est le livre lui-même qui ne vaut rien. Après avoir bien inspecté tous les volumes, toutes les reliures, tous les dos, il s'est encore gratouillé :

– Si ç'avait été tous les volumes de la *Mishnè*, là, peut-être que je vous les aurais achetés.

Ma mère est devenue aussi blême que le mur et mon frère Elyè, au contraire, aussi rouge que le feu, il a sauté sur le colporteur :

– Vous auriez pu le dire dès le début que vous n’achetez que des *Mishnè* complètes ! Pourquoi êtes-vous venu nous embrouiller la tête et nous casser les pieds ?

– Silence, supplie maman.

Une voix rauque se fait entendre de l’alcôve où est couché papa :

– Qui est là ?

– Personne ! lui répond maman qui envoie Elyè auprès du malade.

Elle traite elle-même avec Mikhl le colporteur, lui cède les livres sans doute très bon marché car quand mon frère sort de l’alcôve et lui demande « Combien ? », elle l’envoie promener : « Ce n’est pas ton affaire ! » elle lui dit. Mikhl attrape les livres en vitesse, les fourre dans un sac et déguerpit.

C

De toutes les affaires de la maison que nous avons liquidées, c’est l’armoire vitrée qui m’a le plus amusé quand on l’a enlevée.

Et d’abord, qu’est-ce que ça veut dire, l’enlever ? Et comment ? J’ai toujours cru que notre armoire vitrée faisait partie des murs. Et puis où maman va-t-elle ranger le pain, et la *khalè*, et les assiettes, et les cuillers et les fourchettes en plomb (nous avons deux cuillers en

argent et une fourchette en argent elle aussi, mais ça fait longtemps que maman les a vendues!), et où allons-nous mettre le pain azyme à Pessah? Ces questions me sont venues en tête pendant que Nakhmen le menuisier mesurait l'armoire du gros ongle rouge de son pouce barbouillé de vernis. Il en concluait à chaque fois que l'armoire ne passerait pas par la porte. La preuve, tenez, voici la largeur de l'armoire et voici celle de la porte – jamais ça passera!

– Et comment elle est entrée? lui demande mon frère Elyè.

– Va donc lui demander! répond Nakhmen en colère. Est-ce que je sais, moi, comment? On l'a mise dedans, elle est dedans!

Il y a eu une minute où j'ai eu peur, pour l'armoire. C'est-à-dire, j'ai bien cru qu'elle allait rester chez nous. Mais ça n'a pas duré, Nakhmen le menuisier est revenu avec ses deux fistons, menuisiers eux aussi, et ils ont empoigné notre armoire vitrée, pas le temps de dire ouf; Nakhmen marchait en tête, puis ses deux fistons, et derrière, moi. Le père donnait des ordres: «Kopl, sur le côté! Mendl, à droite! Kopl, doucement! Mendl, stop!» Moi, pour les aider, je dansais derrière comme eux. Ma mère et mon frère Elyè n'ont pas voulu aider. Ils sont restés plantés à regarder le mur vide couvert de toiles d'araignée et à pleurer... Quels numéros, ces deux-là, ils font rien que pleurer!

Tout à coup, *crac!* Juste à la porte, la vitre a explosé, et le menuisier et ses gaillards ont commencé à s'insulter, à se renvoyer la balle : « Empoté! » « Pattes d'ours! » « Le diable t'emporte! » « Casse-toi donc le crâne, nom de nom! »

– Qu'est-ce qui se passe? se fait entendre de l'alcôve une voix étouffée.

– Rien! répond maman en s'essuyant les yeux.

D

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait?

Voilà ce que dit maman un beau matin à mon frère Elyè, en considérant sourcils froncés les quatre murs vides. Elyè et moi l'aidons à examiner les quatre murs. Mon frère me regarde, soucieux et apitoyé.

– Va dehors, me fait-il sévère, nous avons à parler...

Je sors d'un bond et file directement voir le veau du voisin, bien sûr.

Ces derniers temps, Menyè a poussé tout en pattes, à la bonne heure, il a forci, il est devenu beau, avec son charmant museau blanc, ses yeux ronds, intelligents, avisés comme ceux d'un homme, d'un être doué de raison, pardon pour la comparaison ; il attend qu'on lui donne quelque chose à se mettre sous la dent, il aime qu'on le gratouille à deux doigts sous son petit cou.

– Ça y est ? Tu fais encore copain-copain avec ce veau ?
Tu ne peux plus te séparer de ton cher ami ?

Voilà comme parle mon frère Elyè, sans me maudire cette fois, et me prenant par la main il me déclare qu'il m'emmène chez Hersh-Ber le chantre. Là-bas, il affirme, je serai bien. D'abord, j'aurai à manger. À la maison, ça ne va pas, il dit. Papa est malade, il faut le soigner. Nous faisons tout notre possible pour le sauver, il dit. Et Elyè déboutonne son caftan pour me montrer son gilet :

– Regarde, j'avais une montre, un cadeau de mon futur beau-père, je l'ai vendue. S'il le savait, ça barderait ! Ce serait la fin du monde !

J'adresse mercis et louanges à Dieu parce que le beau-père n'est pas au courant pour la montre et que ce n'est pas encore la fin du monde. Aïe aïe aïe ! Si par malheur le monde finissait, que deviendrait Menyè, le veau du voisin ? Pauvre bête !

– Voilà, nous sommes arrivés ! m'annonce Elyè, qui se montre de minute en minute plus attentionné et amical.

Hersh-Ber le chantre est un « ténor ». En réalité, il est incapable de chanter : il n'a pas de voix, le pauvre. C'est ce que j'ai entendu dire par mon père. Mais il s'y connaît en chant. Des petits chanteurs, il en a une bonne quinzaine et il est drôlement méchant ! Il me fait passer une audition. Je lui chante un « *Mogn-ovès* » avec effets et trémolos, il me caresse la tête et dit à mon frère

que j'ai une «soprano». Mon frère dit : non seulement une soprano, mais une soprano de chez soprano! Il marchande avec lui, prend un acompte et m'annonce que je vais rester là, chez Hersh-Ber le chantre. Je dois lui obéir, il dit, et ne pas me languir de la maison!

Facile à dire, pour lui, ne pas me languir! Et comment ne pas regretter la belle vie l'été? Et le soleil cuisant, le ciel de cristal, la boue depuis longtemps asséchée? Dehors près de chez nous, il y a des rondins. Pas à nous, ils sont à Yossi le richard. Il a l'intention de se construire une maison et il a préparé les rondins mais il n'a pas où les entreposer, alors il les a largués près de chez nous. Vive Yossi le richard! Car avec ces rondins je peux me faire un «château fort», et entre les rondins il y a des ronces et des claquets. Les ronces c'est bien pour piquer, et les claquets on souffle dedans, on se les claque sur le front, et ils pètent.

Je suis bien, là. Menyè, le veau de notre voisin, est content aussi. Lui et moi sommes les seuls maîtres à bord, dans «notre petit intérieur de dehors». Alors comment ne pas me languir de Menyè, le veau de notre voisin?

E

Ça fait bientôt trois semaines que je suis chez Hersh-Ber le chantre et pour ce qui est de chanter, je ne chante

presque jamais. J'ai un autre travail. Je me trimbale partout avec sa Dobtshè. Dobtshè est une enfant bossue. Pas encore deux ans et pourtant, elle est bien lourde, cette petite, plus lourde que moi à la bonne heure. Je m'esquinte la santé à la porter. Dobtshè m'aime bien. Elle m'entoure de ses bras maigres et s'agrippe de ses doigts menus. Elle m'appelle «Kiko». Pourquoi Kiko, je ne sais pas. Dobtshè m'aime bien, alors elle ne me laisse pas dormir de la nuit : «Kiko ki!», ce qui veut dire : berce-moi! Dobtshè m'aime bien, alors quand je mange, elle m'arrache le morceau de la bouche : «Kiko pi!», ce qui veut dire : donne-le moi! J'ai envie de rentrer à la maison. En plus, la nourriture, ici...

C'est fête. Nuit de Shavouot. Ce serait si bien d'aller dehors voir le ciel se fendre. Dobtshè ne le permet pas. Dobtshè m'aime bien : «Kiko ki!» Je dois la bercer. Je la berce, je la berce, et je m'endors. J'ai de la visite : Menyè, le veau du voisin, qui me regarde avec des yeux d'homme avisé et dit «viens!» Nous descendons à la rivière. Ni une ni deux, je retrouse mon pantalon et hop! me voici dans l'eau. Je nage, Menyè me suit. Sur l'autre berge on est mieux. Ni chantré, ni Dobtshè, ni père malade...

Je me réveille en sursaut, ce n'est qu'un rêve. Fuir! Fuir! Fuir! Mais comment? Où? À la maison, bien sûr. Seulement Hersh-Ber le chantré s'est levé avant moi. Il a un grand diapason, le fait vibrer entre ses dents et le porte à l'oreille. Il m'ordonne de m'habiller en vitesse et

de venir avec lui à la synagogue. Aujourd'hui, à la prière de *muséf*, on va chanter un morceau « déjà en place ». À la synagogue je vois mon frère Elyè. Comment se fait-il qu'il soit là? Lui qui va toujours prier à l'oratoire des bouchers, là où papa est chantre! Qu'est-ce que ça veut dire? « Tout de suite après les *akdomes*, alors? », mon frère Elyè négocie avec Hersh-Ber le chantre, qui n'a pas l'air content.

– Rappelle-toi, tout de suite après manger, sans faute! il recommande.

– Viens, tu vas voir papa! m'annonce mon frère Elyè, et nous partons tous les deux vers la maison. Lui marche, moi je fais des bonds, je cours, je vole.

– Doucement, prends ton temps! Pourquoi tu files comme ça? me fait mon frère Elyè en me retenant. Apparemment, il a envie de bavarder un peu avec moi.

– Tu sais? Papa est malade, très très malade! Dieu sait ce qui va lui arriver... Il faut le soigner, mais on n'a pas de quoi... Personne ne veut nous aider... Le mettre à l'hospice, maman ne veut absolument pas! Elle préfère mourir, elle dit, plutôt que de l'y laisser! Chut, la voici.

F

Les bras grands ouverts, maman vient à notre rencontre, se jette sur moi et je sens sur ma joue une larme

qui n'est pas mienne. Mon frère Elyè va voir le malade, maman et moi restons dehors. On vient de tous côtés nous entourer. La femme de notre voisin, Pessyè la grosse, sa fille Mindl, sa bru Perl, et deux autres femmes.

– Vous avez un invité pour Shavouot? Dieu vous bénisse, et lui aussi!

Maman baisse ses yeux gonflés.

– Un invité! Pauvre enfant venu prendre des nouvelles de son père malade! Son fils, quand même.

Voilà ce que dit ma mère à toute cette troupe, mais à Pessyè, la femme du voisin, qui hoche la tête, elle glisse tout bas :

– Quelle ville! Vous croyez que quelqu'un s'en rendrait compte... Vingt-trois ans au pupitre à s'époumoner... à s'user la santé... je pourrais peut-être encore le sauver mais je n'ai pas de quoi... Tout a été vendu, grâce à Dieu... jusqu'au dernier oreiller... le petit, placé chez le chantre... Pour lui... pour le malade...

Voilà comme maman, dehors, se plaint à sa voisine Pessyè. Moi, je tourne la tête de tous côtés.

– Qui cherches-tu? me fait maman.

– Que cherche un gamin? Le veau, pardi!

Voilà ce que dit Pessyè notre voisine, et avec une gentillesse bizarre elle s'adresse à moi :

– Eh, mon garçon! Plus de veau! L'a fallu le vendre au boucher... Pas le choix! C'est bien assez d'un bestiau à nourrir, alors deux sur les bras!

Donc maintenant, le veau, à la bonne heure, c'est aussi un bestiau pour elle? Drôle de femme, cette Pessyè. Il faut qu'elle fourre son nez partout. Elle a besoin de savoir si nous dînerons de laitages en l'honneur de la fête.

– Pourquoi vous demandez ça? interroge ma mère.

– Pour rien! dit Pessyè et en relevant son châle elle tend un pot de crème à ma mère.

Maman le repousse à deux mains.

– Comment, Pessyè! Qu'est-ce que vous faites? Pour qui nous prenez-vous? Pour Dieu sait quoi, j'en ai peur! Vous ne me connaissez pas?

– Au contraire, réplique Pessyè, justement, je vous connais. Ma petite vache, à la bonne heure, va mieux ces derniers temps. Y'a du fromage et du beurre, grâce au ciel. Je vous fais crédit... Vous me rembourserez, si Dieu veut...

Pessyè la voisine parle encore un bon bout de temps avec maman, et moi je me languis des rondins, du veau, du veau, du veau! Si je n'avais pas honte, j'en pleurerais...

– Si papa t'interroge, dis que tout va bien, grâce à Dieu.

Voilà ce que m'ordonne maman, et mon frère Elyè m'explique un peu plus :

– Ne va pas te plaindre, ne fais pas de salades, n'invente pas des histoires. Tout ce que tu dois dire c'est : bien, grâce à Dieu. Tu entends ce qu'on te dit?